

Lausanne au XIIIe siècle : (notes extraites d'un ancien manuscrit) : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **10 (1872)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181766>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Monsieur le rédacteur,

A propos de votre article intitulé : *Les bonnes œuvres diplômées*, je prends la liberté de vous envoyer la lettre suivante que j'ai eu l'honneur d'écrire de Lausanne, le 26 novembre dernier, à notre dévoué compatriote, établi à Paris, M. Vernes d'Arlandes, membre du Comité de la Société française de secours aux blessés des armées de terre et de mer :

Monsieur,

Mon nom figurant sur la liste des personnes indiquées comme pouvant recevoir la *croix* et le *diplôme*, offerts en souvenir par votre Comité, laquelle liste a dû vous être envoyée, au nom du *Comité vaudois* de secours aux prisonniers français et aux populations victimes de la guerre (siégeant à Lausanne), je viens vous demander, Monsieur, de bien vouloir effacer vous-même mon nom ou le faire effacer, car je crois devoir *refuser formellement* une telle marque de reconnaissance.

J'ai contribué, autant qu'il m'a été possible, au soulagement des soldats français de l'armée de l'Est, lors de leur passage à Lausanne ; mais j'aurais voulu être en position de faire bien davantage, et je ne puis accepter un souvenir qui, je le sais, sera considéré par une grande partie de mes concitoyens comme une récompense officieuse, sinon officielle.

J'estime d'ailleurs ne pas y avoir plus droit que nombre d'habitants de Lausanne et d'autres localités du canton de Vaud.

Je compte sur vous, Monsieur, pour la radiation de mon nom, et je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Paul VULLIET, inst.

membre du *Comité vaudois de secours*.

Lausanne au XIII^e siècle.

(Notes extraites d'un ancien manuscrit.)

Montbenon. — Les anciens chroniqueurs veulent que le nom de *Montbenon* désigne une colline consacrée à une ancienne divinité des Helvétiens qu'ils appellent *Benon*, nom corrompu de celui de Bélénus, dieu de la guerre. Sans vouloir ni rejeter, ni accepter cette étymologie, en consultant la langue, on voit que *Montbenon* peut signifier un mont à la tête, au-dessus ou entre les eaux, ce qui caractérise parfaitement cette promenade, qui est un petit plateau sur une hauteur dominant le lac en son entier, tout en étant séparé par un profond ravin de deux ruisseaux

réunis coulant au fond et qui vont arroser et fertiliser les prairies situées au-dessous de Lausanne.

A l'entrée de la promenade, joignant la porte du faubourg, il y avait une éminence appelée le *Boulevard* qui était une antique façon de redoute, laquelle présentait deux faces avec des meurtrières surmontées par une voûte qui terminait une espèce de plate-forme.

Cette antique mesure avait été couverte par des terres qu'on avait arrangées dans un petit terre-plein aux quatre coins duquel on avait planté quatre grands arbres avec des bancs. Ce lieu s'appelait le *Belvédère* ; il a dû être revêtu d'une muraille avec une terrasse autour du salon que forment les quatre arbres, ce qui fait un bel effet. A quelques pas est un tertre assez élevé qui domine sur la petite plaine pelousée de *Montbenon* sur laquelle est exercée la milice au printemps et dans l'automne, et où se font les revues, ce qui forme un beau coup d'œil parce que les spectateurs, dont un grand nombre sont sur le tertre, remplissent la pente qui conduit à la plaine (1).

Il y a quelques années que le magistrat, voulant niveler le sommet du tertre, pour y planter une allée d'arbres, et un peu adoucir les côtés, on découvrit, à la profondeur de quelques pieds des tombeaux singuliers, des fosses profondes de deux pieds, sur la même largeur, les deux côtés formés par des pierres brutes recouvertes avec d'autres pierres. Ces fosses renfermaient des cadavres très grands ; il y en avait dix ou douze dans chaque fosse ; mais exposés au grand air, ils tombèrent bientôt en poussière. On jugea que ce devait être la sépulture de ceux qui, dans des temps de contagion, avaient péri et qu'on jetait dans ces fosses.

Mais on a trouvé en Allemagne des anciens camps romains assez bien conservés, dans lesquels, au milieu d'une petite plaine se voyaient des éminences plus ou moins élevées. Celle que j'ai vue pouvait avoir dans sa base 120 pieds de long sur 80 de large. Voulant connaître ce qu'elle renfermait dans l'intérieur, on me dit qu'on avait trouvé deux fosses dans toute la longueur, et aux deux petits côtés, deux autres. Ces fosses étaient semblables à celles de *Montbenon*, elles renfermaient aussi des cadavres et des fragments de vieilles armes (2).

(1) Ce tertre occupait le milieu de la petite allée.

(2) Des tumulus semblables, d'énormes tas de terre servant de sépulture aux victimes du siège de Paris, se voyent aujourd'hui sur le champ de bataille de *Champigny*.

Chailly. Ce hameau est au milieu de très bons fonds quoique de pénible exploitation. La ville de Lausanne y a fondé une école qui rassemble tous les enfants des campagnes voisines; il y en a de trente à quarante. Le régent fait, le dimanche après midi, le service pour les vieillards infirmes.

Il y a un rocher découvert au dessus du hameau où de pauvres gens ont abergé du public le droit de creuser dans le roc des habitations; ils s'y sont assez bien arrangés et ont porté de la terre sur la roche pour y avoir de petits jardins qui sont très précoces. Ainsi ce hameau s'est accru de trois ménages et d'un très joli petit clos de vignes qui ont remplacé un mauvais bois de châtaigniers.

La chasse aux flambeaux.

Le comte du Nord, plus tard Paul Ier, empereur de toutes les Russies, voyageait en Europe; il vint en France, à Paris. A la cour, on lui parla de Chantilly; il voulut le voir.

La réception fut majestueuse; elle parut froide. Après le dîner, après la promenade, après le jeu, il y avait encore de l'ennui, comme pendant le jeu, la promenade et le dîner.

Alors M. le prince proposa au comte du Nord, pour passer plus agréablement le reste de la soirée, une partie de chasse dans la forêt. Cette invitation, faite à dix heures de la nuit et d'un ton sérieux, étonna beaucoup le comte qui se la fit répéter, et qui n'y adhéra que sous forme de plaisanterie, n'imaginant pas qu'il fût possible de courre le sanglier et le cerf au milieu de l'obscurité.

Aussitôt, à un signal donné par le prince, les chevaux tout sellés, tout bridés, sont conduits dans la cour des écuries; les chiens réunis en groupes, les piqueurs rassemblés; gentilshommes, valets coureurs, tout met le pied à l'étrier. Le cor sonne, le prince de Condé et le comte du Nord s'élançant sur leurs chevaux; quelques dames osent suivre les aventureux chasseurs.

La soirée est belle; la lune rayonne sur les magnifiques bois de Sylvie; la pelouse, vaste lac de gazon, jette son parfum à la nuit; on la foule quelque temps en silence. Il y a de l'étonnement dans ces chiens et dans ces chevaux éveillés au milieu de leur sommeil pour obéir à l'impérieuse voix de la chasse, à l'heure où tout dort, jusqu'aux arbres. Ils cherchent leur soleil et leur rosée si fraîche du matin, et ces masses sonores d'air qui répètent avec la pureté du cristal les aboiements, les hennissements, les fanfares; ils ne comprennent pas pour quelle étrange courre on a réuni leurs meutes. Humbles comme tous les animaux le sont la nuit, les chevaux battent le gazon d'un galop douteux; les chiens, l'oreille basse et le museau en quête, ne savent où chercher leur piste, sous un ciel sans vent connu, plein d'exhalaisons où ne se mêle aucune trace de gibier. Le gibier dort, le sanglier dans ses joncs sauvages et ses mares; le cerf sous les charmes immobiles, les oiseaux sous un ciel immobile. La grande âme de la forêt, avec toutes ses agitations et ses intelligences, repose.

Et les chasseurs ont déjà passé la grille du château; ils sont deux cents, maîtres et valets. C'est la grande route du connétable. Le cor retentit.

Une lumière brille, deux lumières, vingt lumières, mille; on y voit à vingt pas, à une lieue, à droite, à gauche, partout; mille sinuosités, trente ou quarante lieues de lignes courbes s'embrasent; les lumières ruissellent comme des fleuves; les routes qui s'entrecoupent, étroites et rapides, s'illuminent aussi et vues comme une flèche jusqu'à ce qu'elles rencontrent une table, un carrefour qui les fasse tourner ou jaillir en nouvelles routes de feu, pour, plus loin, après avoir encore couru, être brisées de nouveau jusqu'aux limites indéterminées du bois, de carrefour en carrefour, de poteau en poteau, de rond-point en rond-point.

Le jour n'a pas cet éclat. Sur le feuillage ou sous le feuillage, les mêmes tremblements de lumière; les mêmes gouttes de clarté sur les branches intermédiaires, comme à midi,

l'été; et à ce jour factice, les oiseaux s'éveillent, battent des ailes et chantent; les chiens ont retrouvé leur voix, les chevaux leurs pas. Dans les fourrés, le cerf remue; dans les bauge, le sanglier grogne. Toutes les harmonies s'éveillent sans l'ordre de Dieu. En avant les chevaux, les chiens et les hommes! En avant les limiers qui débusquent le cerf, trompent toutes ses allures, qui saisissent dans l'air le cri qu'il y a jeté, sur la terre le souffle qu'il y a répandu, dans l'eau la trace qu'il y a laissée, qui vont, qui bondissent, qui nagent, avec cette rectitude de volonté dont la pensée s'épouvante! En avant donc les chiens! puisqu'il est midi! qu'on va sonner la curée! Il est midi, le ciel est rempli d'étoiles.

Quelle magnifique surprise pour Monsieur le comte du Nord que cette forêt, qui contient près de huit mille arpents, illuminée comme un palais le jour de la naissance d'un souverain! Ce fut dans cet instant qu'il dit au plus âgé des princes: « Jusqu'à présent, les rois m'ont reçu en ami; aujourd'hui Condé me reçoit en roi. »

Le prestige de cette illumination était dû à des torches de résine portées par les vassaux de monseigneur. De dix pas en dix pas, un paysan, à la livrée du prince, était le chandelier immobile d'une torche. Continuons la fête.

Les cerfs de la forêt, à ce midi sans aurore, reconnurent leur ennemi, l'homme, et s'élancèrent dans les allées par troupeaux, croyant à la réalité du jour.

C'était vraiment grand et digne d'un prince que ce spectacle d'animaux courant sur une ligne de feu entre d'immobiles flambeaux, surtout lorsqu'ils apparaissaient au fond de la perspective, alors qu'on ne distinguait plus que leur bois, et que les torches semblaient des étincelles.

C'était vraiment grand et beau! Le bruit du cor dans une nuit semblable, où le plaisir avait l'aspect du désastre, la joie le caractère de l'effroi, la fête celui d'un incendie.

Le cerf fut débusqué; alors un spectacle toujours neuf, toujours admirable à la clarté du jour, emprunta de la clarté des flambeaux un étrange spectacle. Chevaux, chiens et chasseurs dérobent en courant à ce bariolage de couleurs, tranchées de vert sombre et de fumée de résine alternativement, des ombres fortes ou effacées par les lumières.

Obligé de parcourir sans déviation la ligne de feu qui brûle ses deux prunelles, le cerf renverse, tantôt à droite, tantôt à gauche, six hommes ou six flambeaux, peu importe. Les vassaux se rapprochent et la symétrie n'a pas à souffrir. Pauvre cerf, comme il va, malgré les chiens pendus en grappe à ses flancs, malgré les chevaux, autres chiens plus forts qui hennissent, malgré les hommes, autres chiens qui parlent! Il devance ces chiens, ces hommes, ces chevaux, le vent, la pensée; mais il ne peut devancer ce qui est immobile et qui ne finit pas, des hommes debout, des torches enflammées. Il sait le carrefour du Connétable; il y pense; il y est; c'est une lieue. Il en franchit d'un bond la colossale table de pierre; autour de la table encore du feu! Il sait le carrefour de l'Abreuvoir, il y est; il est déjà plus loin; il a encore vu du feu. Alors sa vitesse n'est plus un élan, c'est un vol; ses quatre jambes pliées sous le ventre, sa tête disparue dans la ligne allongée de son corps, entièrement masquée par le massacre de son bois, il parcourt les espaces avant de les avoir conçus; les espaces ne sont plus que des êtres de raison; les hommes et les arbres sont des lignes noires, les torches une ligne rouge, lui une pensée. Il ne doit plus compter ni sur l'air ni sur la terre: la terre et l'air sont peuplés de bruits qui sonnent sa mort. Aux étangs! aux étangs! il y en a cinq au milieu de la forêt. A des heures plus douces et quand la lune les éclairait, il y est venu avec les faons et les biches y boire et s'y rafraîchir.

Aux étangs! il y court.

Aux étangs, les chiens ont devancé le cerf, et là, comme ailleurs, la fatale illumination des torches l'attend. Rien n'est beau comme les étangs, pourpres des flammes qui les cerrent, réfléchissant les étoiles immobiles et la fumée qui court à leur surface. Le cerf y plonge, et le bruit de sa chute se perd au milieu du bruit des chevaux et des hommes qui arrivent, des chiens qui sont arrivés.

Ce fut un moment dont le souvenir ne se perdra pas, celui où les princes et leur innombrable suite, penchés curieusement sur leurs chevaux, à la lueur de ce lac, alors véritable miroir ardent, furent témoins de la prise et de la mort du